

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Tazria - Ha'hodech



Paracha Tazria - Ha'hodech

« Il vit l'endroit de loin » : la proximité dans l'éloignement

« Une femme lorsqu'elle enfantera et qu'elle donnera naissance à un garçon et deviendra impure » (12, 2)

Le Midrach (Vayikra Rabba 14, 2), curieusement, rapporte à propos de ce verset un autre verset (Iyov 36) : « Je porterai mon esprit au loin » et le commente ainsi : « Au loin, cela a été dit à propos des éloignés qui se sont rapprochés (...) et évoque le nom d'Avraham Avinou au sujet duquel il est dit : "Avraham a levé ses yeux et vit l'endroit au loin." (Béréchit 22) »

Le 'Hidouché Harim l'explique de la manière suivante : « Il y a lieu tout d'abord de s'étonner : quelle faute la femme qui enfante a-t-elle commise pour mériter d'être rendue impure ? N'y a-t-il pas de chose plus élevée que de mettre au monde un nouvel être juif qui servira son Créateur ? Que dire de l'épouse d'un Cohen qui donne naissance au Cohen Gadol de la future génération, celui qui, après s'être doté d'une sainteté extrême, pénétrera une fois par an (à Yom Kippour, n.d.t) dans le Saint des Saints. Pourquoi cette femme est-elle rendue impure à cause de cette naissance au point que si celle-ci survient dans les jours précédents Pessa'h, elle sera forcée de demeurer éloignée de tous les autres

juifs qui consomment le sacrifice Pascal et devra s'en abstenir ainsi que de tous les autres sacrifices ou choses saintes ?

Bien que toutes les lois de pureté et d'impureté soient des décrets Divins qui demeurent inaccessibles à la compréhension, on peut néanmoins en retirer certains enseignements nous concernant. On peut tenter ainsi d'y répondre en se souvenant que ce qui nous apparaît parfois comme un éloignement ne constitue en réalité qu'un rapprochement. Après un certain temps, les périodes qui nous semblaient les plus obscures dans lesquelles nous nous sentions loin du Créateur révèlent très souvent une proximité d'Hachem infinie.

C'est ainsi que le 'Hidouché Harim explique le Midrach qui précède : « Pour comprendre, dit-il, le lien entre l'aide d'Avraham Avinou et l'accouchée mentionnée dans notre Paracha, on peut s'appuyer sur les paroles sur Zohar (Vayéra 120) selon lequel Avraham se percevait comme étant très éloigné, éloigné et superflu. Cependant, il se disait : "Peu importe, même si je suis loin, j'accomplirai ce que m'a ordonné mon Créateur." Cela représente en vérité une grande épreuve : un homme est en chemin pour sacrifier son fils unique et il ressent qu'il ne comprend rien, qu'il ne possède rien, aucun acquis spirituel. Et envers et contre tout, il s'obstine à servir



son Créateur. Ce service d'Hachem est en fait beaucoup plus pur. Lorsqu'ensuite il s'aperçoit du chemin parcouru, combien il était éloigné et jusqu'où il est parvenu à se hisser, il ne peut que chanter et exprimer des louanges. C'est sur cela que le Midrach rapporte les paroles de Iyov : "Je porterai mon esprit au loin" (dans le sens : "Je vois par mon esprit que le suis loin", n.d.t) au sujet d'Avraham Avinou. Et il en est de même de tout homme qui ressent qu'il est éloigné et qui, sans comprendre, persiste à servir Hachem. Ce voilement devient pour lui une source de reconnaissance à Hachem.

L'essentiel est d'être convaincu que nous n'avons aucune idée de la manière dont le Créateur conduit le monde et malgré tout d'avoir confiance que tout ce qui advient est soigneusement calculé pour notre plus grand bien.

Rabbi Avraham Yafen raconta une fois qu'il y avait à Novardok un Ba'hour qui n'avait pas été particulièrement doté d'intelligence, de compréhension et d'esprit, si bien que tous se moquaient de lui. Un jour, il devint quelqu'un d'important après avoir gagné à la loterie la somme de cinq roubles. Lorsqu'on lui demanda comment il était parvenu à deviner les bons numéros, il répondit que ce secret lui avait été dévoilé en rêve. Il avait alors vu trois numéros 17, 18 et 370. On lui fit alors remarquer que les billets de loterie ne comportaient pas plus de trois chiffres. « C'est pour cela, répondit-il, qu'une intelligence comme la mienne était nécessaire pour avoir l'idée de faire l'addition des trois nombres qui

totalisent une somme de 415. C'est ce que j'ai rempli sur le billet de loterie !

- Les trois numéros ne représentent qu'un total de 405, lui fut-il répondu.

- S'il en est ainsi, c'est un véritable miracle que j'ignore le calcul, s'écria le Ba'hour ! »

Rabbi Avraham en tira la conclusion suivante : « On ne peut juger d'une qualité ou d'un défaut en se basant sur notre appréciation personnelle comme on entend souvent en dire : "Untel s'est enrichi grâce à sa perspicacité et à sa vivacité d'esprit, un autre a stupidement perdu son argent", ou bien encore : "Malheur à moi, je ne réussirai jamais dans ma vie faute d'avoir telle ou telle capacité", "quelle malchance, je ne plairai jamais au patron car..." »

Cette anecdote nous montre exactement l'inverse : ce qui semblait être sans nul doute un défaut (l'ignorance du calcul) s'avéra précisément être un avantage grâce auquel ce ba'hour parvint à la réussite. Un homme ne peut jamais savoir quelles seront les conséquences de telle défaut ou de telle qualité car tout dépend de la Volonté Divine et de ce que le Ciel lui a octroyé.

C'est pourquoi il devra toujours être satisfait de ce que le Créateur lui a donné sans chercher sans cesse à imaginer qu'il aurait mieux réussi s'il avait possédé telle ou telle qualité, tant dans le domaine spirituel que matériel.

Rabbi Avraham Moché Fecter est aujourd'hui une des figures connues dans



la ville de Elad parmi ceux qui diffusent l'enseignement de la Torah et il occupe également la fonction de Roch Kollel.

A ses débuts, lorsqu'il commença à voyager à l'étranger afin de faire partager à ses coreligionnaires de la Diaspora l'immense mérite de soutenir ses institutions, il ne parlait pas couramment le Yiddich et encore moins l'anglais. De ce fait, il se faisait accompagner dans ses tournées d'un bras droit qui organisait ses rencontres. Ce dernier lui fixa une fois un rendez-vous avec l'une des richissimes personnalités du pays, au cours duquel il dut traduire la conversation (le riche ignorant l'hébreu et le Roch Kollel ne comprenant que très peu le Yiddich). Après avoir entendu la description des entreprises du Rav, le donateur lui dit : « J'accepte de faire un don d'une somme de Zwintz dollars (1000 dollars en Yiddich) ». Le Roch Kollel n'ayant pas compris correctement, pensa que Zwintz signifiait 'cent'. C'est pourquoi il lui confia que cette somme était trop insuffisante et qu'il était certain qu'un donateur comme lui ne le laisserait pas repartir avec la somme décevante de cent dollars. Ce dernier réfléchit et accepta d'augmenter le montant du don à "Zwei Zwintz dollars" (2000 dollars). A nouveau, le Roch Kollel pensant qu'il s'agissait de deux cent dollars, exprima sa déception, ce qui amena le riche à monter la somme à "Drei Zwintz dollars" (3000 dollars). Ce quiproquo se poursuivit jusqu'au généreux montant de "Finf Zwintz dollars" (5000 dollars) que le donateur inscrivit sur le chèque qu'il remit à Rav Avraham. Ils prirent congé

l'un de l'autre non sans que chacun n'ait béni son interlocuteur.

Lorsqu'il quitta les lieux, le Roch Kollel confia ses sentiments à son bras droit : « Ce riche m'a profondément déçu, lui dit-il, car même cet exploit de 500 dollars n'est rien pour un Kollel de cette taille.

- Vous vous trompez, lui répondit-il, vous avez en main un chèque d'une jolie somme de 5000 dollars. Voyez vous-même, vous allez être content ! »

En effet, lorsque le Roch Kollel sortit le chèque et y découvrit le véritable montant, il comprit soudain l'erreur qu'il avait commise depuis le début de l'entrevue et combien cette erreur lui avait été bénéfique.

Cette histoire est pleine d'enseignement : chacun d'entre nous est persuadé que le pire des défauts pour un collecteur de fonds est l'ignorance de la langue du pays dans lequel il se trouve, alors que ce fut précisément ici la raison du succès de son entreprise en décuplant la somme espérée.

A propos d'un verset de notre Paracha (13, 4), Rachi écrit : *לא ידעתי פירושו*, "j'en ignore l'explication". Rav 'Hanokh Enikh Mi Alexander avait coutume de rapporter à ce sujet l'histoire suivante au nom du 'Hozé de Lublin : les curés organisaient parfois des débats en public avec les juifs, dans lesquels ils tentaient de prouver que leur religion était la véritable et cherchaient ainsi à forcer les juifs à se convertir (à D. ne plaise).

Un jour, un curé arriva dans un village



après avoir reçu l'autorisation des gouvernants du pays de mener une telle dispute. Celui qui sortirait victorieux aurait le droit de jeter et de noyer le vaincu dans la mer. La terreur s'empara des habitants du village. Etant de simples juifs, il ne se trouvait parmi eux aucun sage qui fut en mesure de se mesurer avec la fourberie de ce mécréant. Sans autre alternative, ils firent ce que leurs ancêtres avaient toujours fait en de pareilles circonstances : ils se mirent à invoquer la miséricorde Divine.

La date de la rencontre se rapprochant, ils commencèrent à chercher un homme qui accepterait de tenir tête au curé. Soudain, se présenta le tailleur du village, un juif extrêmement simple qui se proposa d'assumer ce rôle, confiant en Hachem et convaincu qu'Il le sauverait des griffes de cet impie.

Lorsque le curé aperçut le visage du tailleur, il pensa que les juifs se moquaient de lui, sachant que ce dernier ne savait à peine lire et écrire. C'est pourquoi il permit que le tailleur commençât à poser la première question, persuadé que dans sa naïveté, la question elle-même susciterait les moqueries de l'assemblée. Le tailleur demanda sur le champ au curé : « Que signifient les mots *לא ידעתי* (je ne sais pas, n.d.t) ?

- Niah Viem », traduisit le curé en polonais.

Le tailleur cria victoire avec émotion en montrant que le curé lui-même reconnaissait son ignorance. Les Goyim présents, ignorant la langue sainte, ne comprirent pas le sens de la question

mais entendirent seulement le curé qui répondait "Niah Viem". Pensant qu'il avouait ainsi son incapacité à répondre, ils le jetèrent sur le champ à la mer.

Les juifs du village remercièrent tout d'abord le Ciel pour ce miracle inattendu, puis ils demandèrent au tailleur comment il avait eu l'idée de poser une telle question à ce mécréant. Ce dernier leur répondit naïvement qu'il avait remarqué dans la traduction en Yiddich de Rachi que sur les mots en hébreu de Rachi *לא ידעתי פירושו* le traducteur avait écrit en Yiddich : "Ich Weis Nicht" ("je ne sais pas"). « J'ai compris que si même le traducteur ignorait la signification de ces mots, comment ce curé impur pouvait-il la connaître ? »

Certes, ce tailleur était parfaitement ignorant. Cependant, le 'Hozé de Lublin apprit de cette histoire un enseignement formidable : celui qui a une confiance naïve en Hachem et qui avoue sur chaque chose son ignorance sans chercher à sonder les voies du Très-Haut, est préservé de tout mal.

En chaque juif, conclut le 'Hidouché Harim, coexistent la proximité et l'éloignement. Cela est évoqué en allusion dans le verset de Isaïe (57, 19) : « Paix, paix pour l'éloigné et pour le proche. » C'est dans ce sens que l'on peut comprendre le Midrach rapporté plus haut. La question était : pourquoi l'accouchée doit-elle être impure alors qu'elle met une nouvelle vie au monde ? C'est précisément à cela que le Midrach vient répondre : l'homme est ainsi créé qu'il se trouve également confronté avec



des situations où il se sent éloigné. Il doit savoir qu'il s'agit d'un grand bienfait sans se torturer l'esprit pour en comprendre la finalité mais au contraire être convaincu que c'est pour son bien.

Bon et bienveillant : l'essentiel de l'homme consiste à prodiguer du bien à son prochain

« Le Cohen verra la tache de lèpre sur la peau et un poil dans la tache qui est devenu blanc (...) le Cohen la verra et le rendra impur. » (13, 3)

A priori ce verset mérite une explication : en effet, dans la Torah, la couleur blanche évoque systématiquement le summum de la pureté, comme il est écrit (Isaïe 1, 18) : « Vos péchés seraient-ils comme le pourpre, ils seront blanchis comme la neige, seraient-ils comme une étoffe rouge, ils seront comme la laine » (en outre, on attachait à Yom Kippour un fil rouge aux cornes du bouc expiatoire ainsi qu'au portique du Beth Hamikdash et tous attendaient avec impatience qu'il blanchisse, signe qu'Hachem avait pardonné leurs fautes). S'il en est ainsi, pourquoi le poil blanc est-il ici un signe d'impureté de la lèpre ?

Les Maîtres du Moussar expliquent que la Torah vient nous enseigner par cela une règle de morale indispensable : un homme peut être pur et saint, toutes ses actions étant "blanches" et dirigées vers le Service d'Hachem. Si, néanmoins, il cause du tort à un juif en laissant sa langue proférer des paroles de dédain à son encontre, malgré toute celle "blancheur", il sera déclaré impur. Le Tsadik (le juste), expliquent également

les Maîtres du Moussar, est désigné par la même appellation que le nom de la lettre de l'alphabet 'Tsadik' (צ). Cette dernière est formée d'une ligne en diagonale qui supporte la lettre Youd (י). Le Youd évoque le Yéhoudi - le juif. Cela vient nous enseigner que celui qui soutient un autre juif est appelé Tsadik. S'il en est ainsi, demandent-ils, pourquoi ne pas avoir donné un statut aussi élevé à la lettre Aleph (א) qui elle aussi est formée d'une diagonale supportant un Youd ? La réponse en est que, dans le Aleph, cette diagonale s'appuie d'un autre côté sur un Youd inversé venant ainsi évoquer que l'acte de celui qui piétine un juif, bien qu'il soutienne par ailleurs autrui, n'a aucune valeur. D'après cela, ajoutent-ils, selon la tradition du Arizal, le Youd de la lettre Tsadik est inversé (la "queue" du Youd est dirigée vers la droite et non vers la gauche comme dans le Youd usuel, n.d.t). Cela vient nous enseigner que celui qui supporte et soutient même un juif qui est à l'inverse de lui-même dans ses idées ou dans sa conduite est le véritable Tsadik.

Entre parenthèses, le 'Hatam Sofer rapporte une autre belle allusion à partir du verset de notre Paracha (12, 2) : « Une femme lorsqu'elle enfantera et donnera naissance à un garçon... ». La Guémara (Guittin 7b) enseigne en effet au nom de Mar Zoutra : « Même un pauvre qui vit de la Tsédaka prodiguera lui aussi la Tsédaka. » Le 'Hatam Sofer ajoute que "par cela, il méritera de subvenir aux besoins des autres de ses propres biens sans l'ombre d'un doute" car on lui enverra du Ciel la richesse lui



permettant de soutenir les autres de son propre argent. C'est ainsi que l'on peut comprendre ce verset : « *une femme* » évoque le pauvre car, comme on le sait, la femme représente la personne qui reçoit, « qui enfantera » évoque le don de la Tsédaka (comme il est dit (Osée 10, 12 : « Ensemencez pour vous la Tsédaka »). S'il agit de la sorte, cela entraînera assurément qu'il « donnera naissance à un garçon », le garçon représentant celui qui donne. Cela évoque que les rôles finiront par s'inverser et ce pauvre deviendra lui-même un donateur (et cessera de recevoir des autres, n.d.t).

Paracha Ha'hodech : un vent de renouveau

La Paracha Ha'hodech débute par la Mitsva de la sanctification du premier mois de l'année lorsque la nouvelle lune fait son apparition et à travers cela, elle évoque le thème du renouveau. C'est donc pour nous l'occasion de nous pencher sur notre renouveau spirituel.

Le Chla'h rapporte à ce sujet (Chaar Haotiot, Zrizout) le verset (Vayikra 18,5) : « Vous observerez mes lois et mes préceptes par lesquels vit l'homme qui les accomplit (...). » Cela fait allusion au fait qu'un juif doit accomplir les Mitsvot de manière vivante et avec empressement et non pas en dilettante. Car lorsqu'un esprit de paresse et de tristesse repose sur l'homme, tous ses membres deviennent lourds. C'est également ce que Rachi explique au sujet des conditions que doit remplir le verre de vin sur lequel on prononce une bénédiction (Guémara Brakhot 51a).

Une d'entre elles est qu'il doit être 'Haï (litt. Vivant) et Rachi de traduire en français 'frais', pour exprimer qu'il doit être sain et que son goût ne soit pas altéré. Il s'agit de la même idée : l'homme doit accomplir la Torah dans l'esprit de « vivre pour elle », de se renouveler continuellement dans son Service d'Hachem.

C'est d'ailleurs ainsi que le monde est construit : l'homme a besoin de nouveauté pour vivre. S'il la trouve dans la Torah et dans le Service d'Hachem, il sera comblé. Dans le cas contraire, il ira la chercher dans des domaines qui ne sont pas bons pour lui.

Le Pné Ména'hem était connu particulièrement pour ses prières remplies de ferveur vivante. Lorsqu'il quitta ce monde, on trouva dans sa chambre environ deux cents livres différents de prières car à chaque occasion qui se présentait, il en achetait un nouveau, afin de conférer à sa prière un vent de renouveau. Certes, nous n'avons pas ce niveau, mais nous pouvons néanmoins en retirer un enseignement en ce qui nous concerne afin de rafraîchir régulièrement notre Service d'Hachem.

Le nouveau mois en Egypte: savoir se renouveler même au plus profond de l'impureté d'Egypte

Chacun sera tenté de dire : « Je ne comprends pas de quoi tu parles, comment arriverais-je à me renouveler ? Je connais ma misérable situation et je ne vois pas du tout comment m'en sortir. »

Voici ce que le Beth Avraham écrit à ce sujet : « Ce mois sera pour vous le premier des mois » constitue la première



Mitsva qu'Hachem a ordonné aux Bné Israël alors qu'ils étaient encore en terre d'Egypte. Ceci nous enseigne qu'un juif désirant se rapprocher d'Hachem ne devra pas attendre de sortir de la fange des plaisirs matériels dans laquelle il se débat. Mais, alors qu'il se trouve encore englouti dans les quarante-neuf degrés d'impureté et dans l'idolâtrie, il devra déjà commencer à servir Hachem.

Cette Mitsva est la première qui a été ordonnée aux Bné Israël car elle représente le fondement de tout le travail spirituel empêchant ainsi le découragement. Même dans la pire situation où un juif peut se trouver, il peut toujours se renouveler et devenir un autre homme.

Israël a été comparé à la lune (Midrach Cho'had Tov 22, 12) car elle se réduit et recommence à grandir chaque mois. C'est précisément ce que le Saint-Béni-Soit-Il a montré à Moché en lui désignant la lune dans son renouveau et en lui disant : « Comme cela, tu la verras et tu la sanctifieras » (Rachi Chémot 12, 2), lorsque son croissant est encore fin. De même, Israël devra constamment se renouveler, fût-il dans une situation misérable.

L'essentiel est de ne pas se complaire dans la faute mais de faire un pas pour s'élever et se sortir de ses griffes. Le Chem Michemouël explique allusivement pourquoi le bassin qui servait aux Cohanim à purifier leurs mains et leurs pieds en entrant dans le Michkan était placé entre l'autel des sacrifices et la Tente d'assignation alors qu'il aurait dû

logiquement être disposé avant l'autel. Le bassin symbolise la Téchouva (puisqu'il sert à se purifier, n.d.t). Cela veut nous enseigner que le premier pas afin de se purifier consiste à changer de place, à bouger de la situation où l'on s'est installé. Il faut surtout ne pas rester sur place à se lamenter sur son triste sort, mais faire un pas vers un autre horizon d'où l'on pourra s'élever. Cette idée est en fait déjà exprimée par nos Sages qui préconisent que : « Si ce répugnant (le Yétser Hara, n.d.t) vient te frapper, traîne-le au Beth Hamidrach. » Leur intention est de nous recommander de ne pas piétiner à l'endroit de l'échec, là où le Yétser Hara a réussi à nous faire trébucher mais de nous rendre rapidement au Beth Hamidrach pour prier et étudier. De là, nous pourrions progressivement gravir les marches qui nous mèneront à la pureté.

Le Baal Yessod Véchorech Haavoda investissait d'énormes efforts dans sa vieillesse pour se rendre à la synagogue afin de prier. La Rabbanite lui demanda pourquoi il se fatiguait autant alors qu'il pouvait organiser un Minyan chez lui où l'on prierait les trois prières quotidiennes. « Tu as l'habitude de préparer le Kouguel uniquement dans une vieille marmite, lui répondit-il, qui, avec le temps, a absorbé beaucoup de graisse et c'est ce qui donne un bon goût à ce que tu y cuis. Dès lors, tu ne serais pas prête à la changer contre une marmite neuve. Il en est de même des murs de la Synagogue qui ont absorbé déjà tellement de prières. C'est pourquoi chaque nouvelle prière y est beaucoup plus exaucée. »

